

La métamorphose

par Marie Desplechin

On devrait lui trouver un meilleur nom. « Un pour cent artistique et culturel » n'est pas très engageant. « Un pour cent » fait parent pauvre et c'est injuste. Il faudrait lancer un concours auprès des bonnes volontés. Pour ma part, je proposerais « métamorphose », qui est un mot plein d'échos. Je le vole à André Malraux, il en raffolait. Il s'en sert dans son discours d'Amiens quand, sous prétexte d'inaugurer la maison de la culture, il se refait un petit tour de condition humaine – c'était en 1966. Il y parle notamment de son ambition d'« obtenir que le grand domaine mystérieux de la métamorphose soit donné à tous ».

« Métamorphose » convient merveilleusement à « Un pour cent », tout spécialement quand il est appliqué dans les collèges. Le collège est même son lieu d'élection. C'est là, entre onze et quinze ans, que l'être humain effectue sa métamorphose la plus étrange et la plus spectaculaire. La ravissante créature qu'il était jusqu'alors, l'enfant adoré, enterre soudainement - et pour quelques longues années - sa nature solaire sous une écorce - physique, psychique et bien souvent les deux - au mieux dissuasive et au pire repoussante. Une convention récente désigne sous le terme d'adolescence ce temps de promesses serré dans une peau d'âne. Adolescence dit bien le processus de l'évolution, mais rien de la violence occulte de la transformation. Or je ne vois pas grand-chose de linéaire dans la métamorphose de l'adolescence. Traversée par des houles d'euphorie et de douleurs, faite de chocs, agitée de tumultes,



d'orage, de noyades, elle bouleverse et occupe à plein temps. Tout adulte, parent, enseignant ou simple passant, fréquentant ces âges par profession ou par devoir, en a fait l'expérience. L'adolescence ne veut plus rien apprendre, l'adolescence ne veut plus rien savoir, l'adolescence ne veut plus rien, si ce n'est à la rigueur aimer et être aimée, mais alors en silence et en dépit de tout.

C'est encore ce que disait Malraux, évoquant ses « maisons de la culture » du point de vue de Sirius, étoile brûlante et très lointaine d'où il aimait contempler le monde. Malraux donc, ouvrant la maison d'Amiens, prenait ses distances avec l'enseignement des connaissances. « L'université est ici pour enseigner, disait-il. Nous sommes ici pour enseigner à aimer. » Avant d'asséner : « Ici les nôtres doivent enseigner aux enfants de cette ville ce qu'est la grandeur humaine et ce qu'ils peuvent aimer. » Voilà un homme qui aura finalement loupé une belle carrière de prof ou de principal de collège. Car en appeler à l'amour et à la grandeur humaine me semble une façon plus pertinente de s'adresser à l'adolescence que de s'en remettre à la menace du chômage et à la peur du bulletin de notes. Après tout qu'est-ce qui interdit au collège, forge de la connaissance, de se donner les ambitions d'un temple de la grandeur et de l'amour ?

« Ce qu'est la grandeur humaine et ce qu'ils peuvent aimer » : ce qu'apprend « la culture » (Malraux embrasse large), les arts l'enseignent aussi, par les chemins différents du risque, de la solitude, de la non-conformité, de la quête de l'unique et de celle de la beauté réconciliatrice... C'est là qu'on en revient au « Un pour cent », qui n'est pas sans rapport avec Malraux, qui a tout à voir avec ce moment où quelques



utopistes d'État imaginent que « le grand domaine mystérieux de la métamorphose soit donné à tous ». Et s'appliquent à transformer en actes leurs visions.

Créé en 1951, le « Un pour cent » est donc un drôle de machin, historiquement repérable, à la fois idéaliste et institutionnel, qui impose au maître d'ouvrage d'un bâtiment public de consacrer 1 % du montant de ses travaux à la commande ou à l'achat d'une œuvre d'art. La responsabilité en revient aux collectivités territoriales, donc, pour les collèges, au département. L'intention est généreuse, mais elle dépend de ce qu'on décide d'en faire, quand on décide d'en faire quelque chose. Car le dispositif laisse aux acteurs une bonne latitude pour passer outre. Tout est question d'intérêt et d'engagement, de volonté politique des élus. On aimerait pouvoir en conclure que le « Un pour cent » s'est imposé partout ou presque... Mais non. Il concerne aujourd'hui à peine trois pour cent des établissements du pays... Dans le département de la Seine-Saint-Denis, les dix-sept collèges construits ou reconstruits entre 2012 et 2016 en ont bénéficié. Il est vrai que la Seine-Saint-Denis est l'héritière d'une longue histoire de foi dans « la grandeur humaine ». On ne s'en fait pas partout la même idée.

Dix-sept fois un collègue, dix-sept fois un projet, dix-sept fois une œuvre. Et dix-sept fois les métamorphoses. Car, s'il en est le premier destinataire, l'adolescent qui fréquentera un jour l'œuvre familière qui habite son collège n'est atteint qu'en bon dernier. Les premiers touchés sont les responsables de l'établissement. Associés dès l'origine du projet, ils participent au comité artistique, composé de professionnels et d'experts,

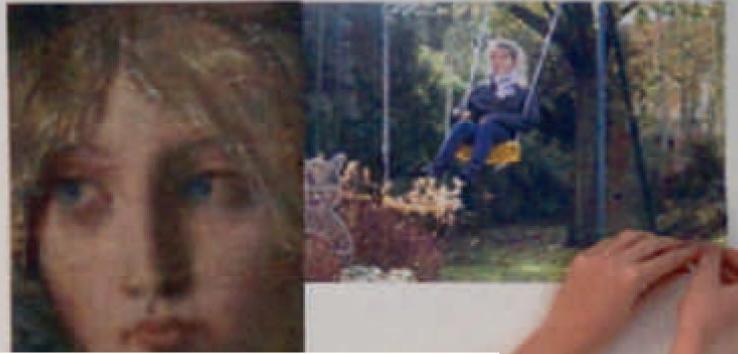




qui sélectionne les candidats et choisit l'œuvre. Le parcours, long et soigneusement codifié, pourrait avoir quelque chose d'administratif et de presque froid. Dès lors qu'on l'entend raconter, c'est tout le contraire qui se passe, et qui ressemble plus à un procédé chimique qu'à une opération comptable.

Quand Hélène Ramon, chef d'établissement, évoque l'intervention de l'artiste suisse Beat Streuli dans son collège du Raincy, elle parle de « chance », d'« aventure », de « bonheur » et pour finir d'« émerveillement ». Avec la modestie inquiète d'une « personne sans spécialisation » (artistique, s'entend) au milieu « de gens super rodés », elle siège aux réunions du comité où son avis est d'autant plus important qu'elle sera la seule à vivre dans le collège une fois qu'il sera ouvert, après les travaux de réhabilitation d'un ancien bâtiment. Jean-Baptiste Corot est le seul collège public d'une ville qui compte cinq établissements privés. Ses ambitions sont à la mesure de l'enjeu : elle veut qu'il soit « le plus beau d'entre eux ».

Ce qui l'étonne encore aujourd'hui est d'avoir coopéré à voix égale avec les spécialistes d'un domaine qui n'était pas le sien. Plus que tout autre domaine peut-être, « l'art » est un marqueur social, un outil de la « distinction », susceptible de distinguer les « légitimes » des « illégitimes ». Les partisans d'une éducation populaire savent combien, sans volonté de partage, les frontières restent étanches entre les connaisseurs, les amateurs, et les autres. On a vite fait de se tenir à distance, sur la foi du « je n'y connais rien ». Mais Hélène Ramon est chef d'établissement, elle travaille pour ses élèves et ses équipes, et elle n'a pas le tempérament à se sentir illégitime très longtemps. La proposition de Beat Streuli l'emballa : « le coup



de cœur d'emblée ». Fidèle à sa manière, il propose d'installer en transparence sur les vitres en façade de monumentaux portraits photographiés de collégiens. Non seulement elle aime ce qu'elle a vu de son travail mais « l'œuvre donnait une personnalité très forte au collègue, et [je] trouvai[s] ça formidable pour [nos] élèves ». Le vote final lui donne satisfaction. La première partie est gagnée, tout reste à faire.

L'œuvre doit être en place quand le nouveau collègue ouvrira ses portes, à la rentrée des vacances de la Toussaint. Le dispositif de fabrication est mis en place bien avant les vacances d'été. Il faut prévenir les parents, leur exposer le projet, demander les autorisations de photographe. Avertir les élèves, les impliquer, aider à l'organisation des séances photos. Développer le volet pédagogique qui accompagne l'œuvre, la réalisation d'une fresque et un travail sur l'histoire du portrait mené avec le Louvre avec les élèves de troisième. Accompagner encore l'artiste, lui faciliter la tâche, en « prendre soin ».

Si l'on s'attendait, dans l'équipe, à des réticences, on est vite rassuré. Tout le monde est partant, parents compris. Un studio est installé dans le collège. Beat Streuli y réalise quarante portraits, qu'on peut toujours voir exposés dans une salle de l'établissement. Une quinzaine d'entre eux seront finalement choisis pour la façade où ils apparaissent désormais en transparence, sur trois étages, à la fois énigmatiques et familiers, plus spectaculaires encore éclairés la nuit que traversés par la lumière du jour.

Le jour de l'inauguration est une fête. Les parents, la mairie, le Département sont de la partie. La ministre de la Culture fera le déplacement, un peu plus tard, lors des Journées du patrimoine. « L'œuvre nous a considérablement rapprochés.



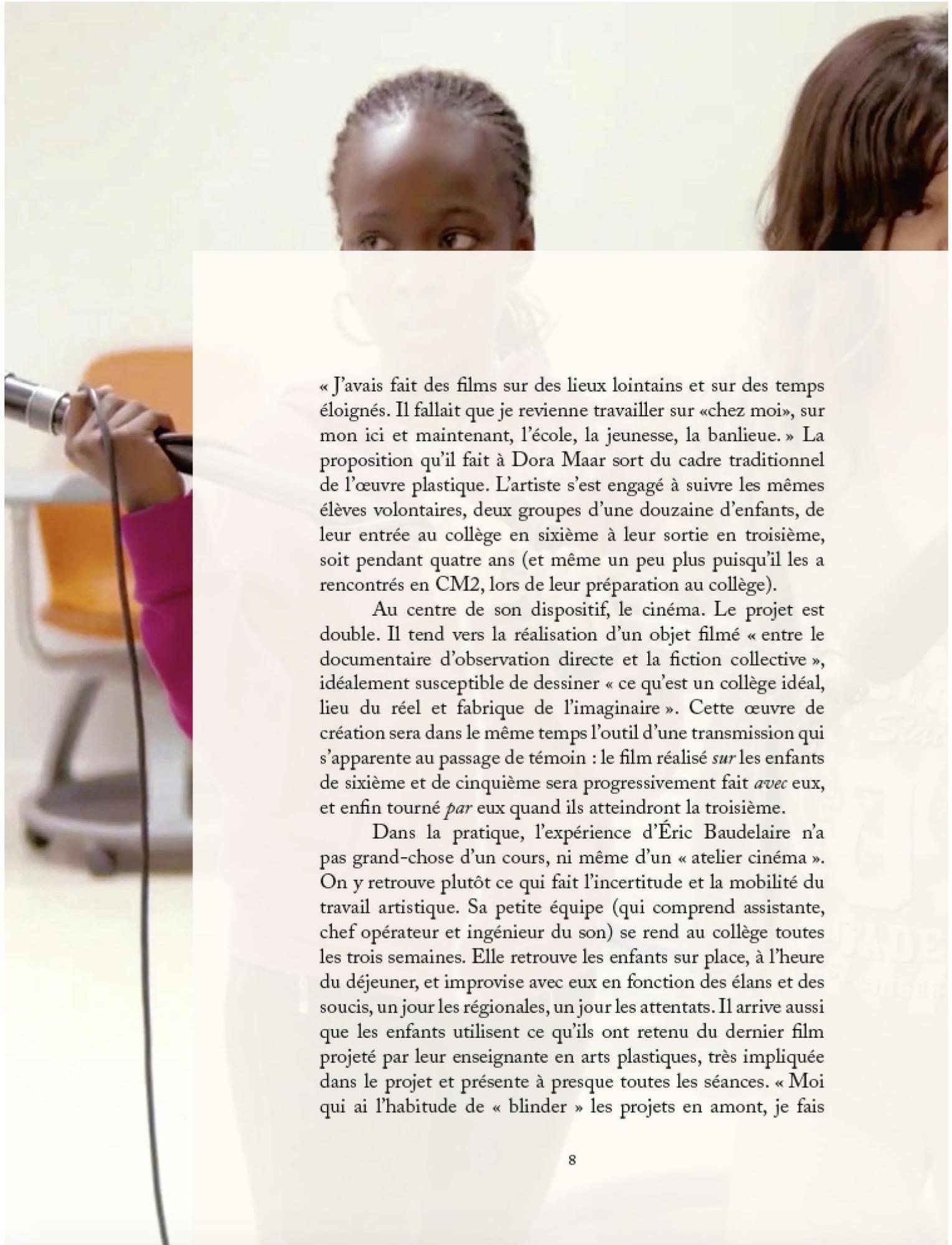
Le temps que nous lui avons consacré a créé une proximité que nous ne connaissions pas dans l'établissement précédent. Ici, on travaille en cordialité. » Chacun peut discuter avec l'artiste, qui laisse après lui un souvenir partagé de gentillesse et de disponibilité, « d'humanité ». Et cette façade « cathédrale » qui apparaît aujourd'hui en fond d'écran sur l'ordinateur d'Hélène Ramon, et fait la fierté de ceux qui y travaillent, y étudient et lui confient leurs enfants. Les portraits de Beat Streuli ont ceci de commun avec l'œuvre de Pierre Ardouvin au collège Louise Michel à Clichy-sous-Bois, ou avec « La Maison des plantes » de Liliana Motta au collège Cesaria Evora à Montreuil, qu'ils touchent autant les voisins et les passants que les habitants du collège. Le ballon rouge et la citation de Louise Michel se dressent sur le bâtiment comme un drapeau et une enseigne à l'usage de tous les Clichois. Dans le même esprit, la tour végétale, haute de huit mètres, imaginée par l'artiste d'origine argentine Liliana Motta, est visible aussi bien des salles de classe que des rues environnantes. En concevant leurs œuvres aussi comme des manifestes de la liberté, de l'écologie, les artistes sont allés à l'encontre d'une tradition architecturale qui ferme les collèges sur eux-mêmes. Ils les ont ouverts et inscrits au centre de la cité.

Quand elle passe dans les couloirs, Hélène Ramon « voit » toujours l'œuvre de « son » artiste : « Bien sûr, l'œil emmagasine. À force de passer devant le bâtiment, on s'habitue. Mais il suffit de longer les couloirs à l'intérieur pour voir à nouveau. Je découvre toujours des traits que je n'avais pas encore remarqués. Tous les jours, je m'émerveille de voir mes élèves sur la façade. »



Autant il semble aisé pour la principale de formuler son émotion, autant l'élève hésite à identifier ce qu'il ressent. Des séances photos, Pierre-Philippe garde un bon souvenir. L'artiste était gentil, et la tâche facile : il suffisait de poser. Dans les semaines qui ont suivi, l'inquiétude est venue : « Je craignais les réactions des autres, j'avais peur qu'ils se moquent de moi. » Il est vrai que voir son visage affiché sur la façade du collège n'est pas, pour un adolescent, la meilleure façon d'accéder à la normalité à laquelle il aspire. Le jour de l'inauguration pourtant, « tout s'est bien passé ». Pour une raison paradoxale : « Presque personne ne me reconnaissait. » Les parents eux-mêmes n'en ont pas fait toute une histoire : « Ils ont trouvé que c'était bien. Mais sans plus. » Il y a, quelques mois après l'expérience, une fierté discrète à se voir toujours exposé : « J'ai changé mais on me reconnaît encore. » De l'œuvre elle-même, Pierre-Philippe dit : « Comme c'était fait, c'était vraiment beau, et c'est ce qui nous a surpris. » Pour le tout jeune Pierre-Philippe, ce qui était si simple (l'acte devenu trivial de photographe) s'est secrètement transformé en une présence monumentale. On ne peut pas exprimer plus justement la révélation créée par l'œuvre : la « surprise » devant ce subit « vraiment beau » né du minéral du quotidien.

Il serait naïf d'imaginer que ce trouble qu'introduit l'œuvre au collège n'agit que sur ses habitués. Si le collègue rencontre l'artiste, l'artiste découvre le collègue. Des photos, des films, des livres, Éric Baudelaire peut se flatter d'avoir atteint un niveau de reconnaissance qui le garde à l'abri des incertitudes. Intervenir au collège Dora Maar, construit à cheval sur Saint-Denis et Saint-Ouen, aurait été pour lui une remise en jeu.



« J'avais fait des films sur des lieux lointains et sur des temps éloignés. Il fallait que je revienne travailler sur «chez moi», sur mon ici et maintenant, l'école, la jeunesse, la banlieue. » La proposition qu'il fait à Dora Maar sort du cadre traditionnel de l'œuvre plastique. L'artiste s'est engagé à suivre les mêmes élèves volontaires, deux groupes d'une douzaine d'enfants, de leur entrée au collège en sixième à leur sortie en troisième, soit pendant quatre ans (et même un peu plus puisqu'il les a rencontrés en CM2, lors de leur préparation au collège).

Au centre de son dispositif, le cinéma. Le projet est double. Il tend vers la réalisation d'un objet filmé « entre le documentaire d'observation directe et la fiction collective », idéalement susceptible de dessiner « ce qu'est un collège idéal, lieu du réel et fabrique de l'imaginaire ». Cette œuvre de création sera dans le même temps l'outil d'une transmission qui s'apparente au passage de témoin : le film réalisé *sur* les enfants de sixième et de cinquième sera progressivement fait *avec* eux, et enfin tourné *par* eux quand ils atteindront la troisième.

Dans la pratique, l'expérience d'Éric Baudelaire n'a pas grand-chose d'un cours, ni même d'un « atelier cinéma ». On y retrouve plutôt ce qui fait l'incertitude et la mobilité du travail artistique. Sa petite équipe (qui comprend assistante, chef opérateur et ingénieur du son) se rend au collège toutes les trois semaines. Elle retrouve les enfants sur place, à l'heure du déjeuner, et improvise avec eux en fonction des élans et des soucis, un jour les régionales, un jour les attentats. Il arrive aussi que les enfants utilisent ce qu'ils ont retenu du dernier film projeté par leur enseignante en arts plastiques, très impliquée dans le projet et présente à presque toutes les séances. « Moi qui ai l'habitude de « blinder » les projets en amont, je fais



ici tout l'inverse. C'est pendant le trajet pour le collège que nous nous interrogeons sur ce que nous ferons au cours de la séance », explique Éric Baudelaire. « C'est un exercice très nouveau pour moi. »

Mais qu'est-ce qui n'est pas nouveau quand on entre pour la première fois dans un collège, *a fortiori* dans un collège de Saint-Denis et de Saint-Ouen ? Quand on rencontre des enfants de dix à douze ans, qui ne figurent pas parmi les fréquentations ordinaires d'un adulte n'ayant pas d'enfants de cet âge ? Quand on se lie avec le principal et les enseignants dont on ne connaît généralement que de très loin le travail et l'engagement ? Nommant les enfants qu'il apprend à connaître et auxquels il s'est attaché, Éric Baudelaire remarque qu'il « les aime beaucoup ». Il ajoute après un silence : « Ils me touchent à mort. » Rien n'est donné pourtant, et tout s'acquiert au fil du temps. Quel comportement adopter en face de la violence d'un seul, comment négocier le rôle de chacun dans le groupe, personnalités exubérantes et tempéraments secrets, comment imposer une « autorité » légitime tout en s'imposant de rester « aussi peu dirigiste que possible » ? L'implication de l'équipe pédagogique, des parents aussi (« surmotivés ») et l'adhésion du principal tout spécialement enrichissent la pratique au jour le jour. Hervé Mamino lui avait confié au tout début du projet : « Je ne comprends pas grand-chose à ce que tu comptes faire, mais je trouve ça magnifique. » Il n'a cessé ensuite d'être à ses côtés pour l'aider à comprendre les enfants du quartier.

À la fin de l'année, Éric Baudelaire aura procédé, avec un technicien professionnel, au montage des dizaines d'heures de films qu'il a enregistrées. Cette première étape du processus a été présentée aux élèves, aux enseignants et aux parents.



Le constat est pour lui affectif (« On est tous complètement séduits »), et pratique : « J'y travaille beaucoup plus que ce qui était prévu. » C'est au point qu'il envisage de chercher des financements complémentaires. Ce projet au long cours, qui devait « se tisser » dans ses autres activités, prend peu à peu dans son œuvre une place imprévue.

Le film à venir repose sur une alchimie fragile à laquelle sont soumis tous les adultes qui y participent. Quant aux élèves qui sont en son centre, pris dans l'urgence de l'enfance, ils n'ont qu'une représentation très abstraite de ce qui se joue. Rien n'égale pour eux le plaisir de tenir le micro, d'imiter les attitudes des journalistes qu'ils voient sur les chaînes d'information, d'échafauder dans le désordre de petites histoires qu'ils interprètent aussitôt devant la caméra. Ils se construiront avec l'œuvre, dans la durée. « D'ici un à deux ans, notre aventure pourrait devenir centrale dans leur vie », remarque Éric Baudelaire, qui a déjà bouleversé la sienne.

Au collège Pierre de Ronsard à Tremblay-en-France, l'artiste Cyril Dietrich s'est engagé lui pour cinq ans. « Il en faudrait quinze », remarque-t-il avec un petit sourire, et tout en reconnaissant lui aussi que le projet lui aura finalement demandé un temps et une énergie qu'il n'avait pas anticipés. Dans ce collège où, comme dans la plupart des collèges du département, les enseignants ne font que passer, il a « plus d'ancienneté que le principal et que la plupart des profs ». Les amitiés qu'il a liées avec les enseignants se défont au gré des mutations. Au fil des mois, il a constitué une mémoire du collège, réalisé des spectaculaires collections de cartes postales, faites par et pour les élèves avec des artistes invités. C'est tout



le projet : faire intervenir au cours de l'année des artistes très différents afin de produire, pour chaque intervention, une série de cartes destinées aux enfants, à leurs familles et à la ville. Ces cartes, fruits d'un travail artistique commun, circulent, se partagent, se distribuent, et font communauté. « L'art, dit-il, c'est quelque chose qui se présente à la ville. » À terme, une exposition présentera l'ensemble des travaux.

Mais « faire une œuvre n'est pas forcément au centre du projet », déclare l'artiste sans y mettre de provocation. « Ce qui reste, dit-il, c'est ce qui reste dans la tête des participants. » Élevé en Bavière, dans un cadre d'enseignement très différent du système français, au cours d'une enfance qu'il décrit comme un « paradis », Cyril Dietrich en est resté « très intéressé par les questions d'éducation », qu'il « essaie de comprendre ». Comme pour Éric Baudelaire, mais de façon différente, son travail a pris une dimension de découverte et même d'initiation. La force de sa proposition repose sur une implication personnelle forte, sans commune mesure avec la conception et l'exécution d'une pièce.

Sans l'enfermer dans la posture d'artiste engagé, le parti pris de faire intervenir des artistes extérieurs repose pour lui sur un « sentiment d'obligation ». Lui-même, « fil rouge » de son entreprise, se rend au collège pour y assurer une présence génératrice de confiance et d'amitié, avec l'équipe enseignante, les élèves et les parents. Il joue entre-temps les chefs d'orchestre, embauchant les artistes, nourrissant un site internet, suivant la fabrique des cartes postales, et initiant à l'occasion des événements extraordinaires comme cette proposition faite aux parents de suivre les cours de leurs enfants, au sein de leur classe... Indifférents dans les premiers temps, les parents l'ont rejoint. Il lui arrive d'être invité dans des familles.



Au milieu de l'année 2016, après quatorze opérations terminées, et dans la préparation de cinq autres à venir, Cyril Dietrich constatait qu'il pratiquait, à force de « redistribution », « une sorte de bénévolat ». On devine, à l'écouter, qu'il y trouve un bénéfice dans le questionnement patient à l'enfance, à la ville, à la politique et à l'enseignement. Se décrivant comme « fragile », « pas très institutionnel », il n'en est pas moins le maître d'un dispositif foisonnant et généreux qui, s'il « concerne toujours les élèves », implique « tout un écosystème de profs, de parents, d'agents, de cuisiniers... ». Une tentative « très douce » comme il le dit d'agir en même temps sur le monde et sur soi, à partir d'un collègue qui devrait appartenir au paradis de l'enfance. Et qui m'évoque ce que disait clairement Malraux, en 1966, au milieu il est vrai d'une marée de phrases oraculaires : « Ce que nous devons tenter actuellement, c'est d'être ce que nous pouvons être, non pas pour nous-mêmes, mais pour tous les hommes. »

Trois expériences, rapidement rapportées dans cette préface, ne peuvent résumer l'ensemble des entreprises humaines singulières engagées dans les collèges de Seine-Saint-Denis. Tout juste donnent-elles un aperçu de l'ambition à l'œuvre, de l'engagement des artistes invités, et du nombre de ceux qu'ils embarquent dans leurs possibles métamorphoses.

Marie Desplechin

Ecrivaine et journaliste. Auteure entre autre de « *Verte* » (L'Ecole des Loisirs, 2012), *Sothik* (L'Ecole des Loisirs, 2016) et « *Bobigny centre ville* » avec Denis Darzacq (Actes Sud, 2006).